

LETTRES CHAMPENOISES,

OU

CORRESPONDANCE MORALE ET LITTÉRAIRE,

RÉDIGÉE

PAR MM. DE FELETZ, MICHAUD, O'MAHONY, MÉLY-JANIN,
LAURENTIE, LALANNE, DE GÉRONVAL, SAINT-PROSPER,

et plusieurs autres hommes de lettres ;

ADRESSÉE

A MADAME DE ***, A ARCIS-SUR-AUBE.

(N° 6¼.)

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIM.-LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

—
1822.

92 31-277

CHATELAIN, ÉDITEUR, 18, RUE DE LA HARPE, PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

LETTRES CHAMPENOISES.

SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE.

SUR LES ÉLECTIONS DE PARIS.

LES élections de Paris, m'écrivez-vous, Madame, ne vous paraissent nullement rassurantes : il est certain que les choix pouvaient tomber sur des hommes plus monarchiques ; mais quel est celui qui, pour peu qu'il connaisse la capitale, ne s'y attendît ; non pas que je prétende que les royalistes y sont moins nombreux qu'ailleurs, à Dieu ne plaise que j'aie cette idée ! Cependant si l'on examine de quels élémens s'y compose la matière électorale, comment elle s'y combine, on aura bien vite la solution du problème. Trois causes principales ont assuré le succès des libéraux.

Il y a des gens qui jetteraient les hauts cris

si on avait seulement l'intention de toucher à leurs droits politiques, et qui cependant se gardent bien d'en user ; enfoncés dans leur incurie ils ont l'air de ne pas savoir que pour avoir de bons députés il faut au moins prendre la peine de les faire soi-même. Ces gens-là cependant sont royalistes ; ils voudraient voir siéger des royalistes : mais il faudrait se rendre dans les collèges électoraux, et cela est bien fatigant. Il n'en est pas ainsi chez nos adversaires : l'activité, le prosélytisme, voilà les principaux articles de leur code...
Première cause de succès.

Qui ne sait ensuite que cette matière électorale, dont je parlais tout à l'heure, est entre les mains de deux ou trois gros capitalistes ou riches négocians de la capitale ? Presque tous les manufacturiers et commerçans sont attirés vers ce centre d'activité et entraînés dans le tourbillon des grosses planètes ; ils décrivent nécessairement les mêmes mouvemens et suivent les mêmes directions ; or, quelles directions suivent ces grosses planètes dont je vous parle ? vous le savez tout aussi bien que moi...
Seconde cause de succès.

Le ministère avait indiqué des hommes qui ne pouvaient manquer, quant à leurs opinions, d'avoir l'assentiment général; cependant d'excellentes opinions suffisent-elles, et ne faut-il pas savoir autre chose pour être député que s'asseoir et se lever? Je ne prétends pas cependant que les candidats désignés auraient été inhabiles dans l'art de la parole. La tribune a révélé des orateurs auxquels on était bien éloigné de soupçonner de l'éloquence, et qui peut-être eux-mêmes ne croyaient pas pouvoir tenir une place dans les discussions parlementaires. Mais il faut des noms tout faits et non des noms à faire pour frapper la multitude; et sommes-nous tellement pauvres en ce genre, que l'on n'ait pu en présenter quelques-uns... Troisième cause de succès.

Le parti libéral avait, comme vous savez, jeté les yeux sur M. Tripier; toutefois, avant de le choisir, il a voulu savoir avec qui il voterait. M. Tripier a répondu: *qu'il voterait suivant sa conscience*. Les libéraux l'ont rejeté. Toute réflexion est inutile ici, Madame, et il n'est personne qui ne soit frappé des conséquences que l'on peut tirer d'une

telle répudiation. Ainsi donc, ce n'est point dans le fond de sa conscience qu'il faut aller chercher son vote, mais dans les inspirations d'un parti. Ainsi, l'intérêt de la France est une chose des plus minimes pour ces hommes qui se disent les défenseurs de nos libertés; l'intérêt de leur parti est tout pour eux, et il faut en éloigner un homme qui a une conscience! Jamais peut-être, et dans aucune occasion, le parti n'avait mis plus à nu le fond de sa pensée.

Maintenant je demanderai pourquoi le ministère ne s'est point emparé d'un homme qui a déclaré hautement qu'il voterait *selon sa conscience*? Est-il besoin, d'après une pareille déclaration, de s'informer quelles sont ses opinions? à coup sûr, celui-là est toujours royaliste qui fait une telle déclaration; les libéraux le savent très-bien, puisqu'ils le rejettent. Nous autres royalistes, nous sommes encore bien neufs en fait de gouvernement représentatif; nous avons fait des fautes, nous en faisons encore: en ferons-nous donc toujours?

M. J.

SUR LE CLERGE.

S'il est des vertus dont les ministres du culte ont besoin pour remplir leur saint ministère, ce sont surtout le courage et la patience. A combien de calomnies ne sont-ils pas exposés depuis que les sarcasmes impies ont passé des tréteaux des halles à la tribune constitutionnelle !

Je ne crains pas d'avancer que le clergé de France est le premier de l'Europe. Eclairés, sages et tolérans, les prêtres français sont célèbres par leurs vertus et par leurs malheurs. Toujours dignes de l'estime générale, ils ont opposé la plus noble constance aux orages de la révolution la plus terrible. Les uns se livrent au soulagement des pauvres malades qui ne peuvent recourir aux gens de l'art, d'autres conseillent utilement les indigens ; aucun n'ignore les lois de la charité, et tous instruisent réellement ce peuple, dont on leur reproche sans cesse et si injustement l'ignorance : *causæ odiorum acriores, quia iniquæ*. Vainement certains hommes empoisonnent leur

vie de dégoûts et de douleurs : la misère ne glace point le zèle du serviteur de Dieu ; il méprise les menaces des méchants , et remplit son devoir avec confiance ; que d'autres recherchent la gloire ; pour lui , sa récompense est dans son cœur.

Telles sont , Madame , les réflexions que m'inspire la situation des prêtres mes compatriotes. Vous connaissez sans doute l'extrême pauvreté de la plupart des pasteurs de village ; les gens du monde ne daignent pas abaisser leurs regards sur le ministre des autels relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes : il semble que ses vertus ne soient que des devoirs , et qu'elles ne méritent plus nos hommages. Cependant,

« garant des promesses divines , ce pasteur
 » les réalise en quelque sorte dès cette vie
 » par les secours , par les soins les plus généreux : je dis les soins , et peut-être , hommages superbes , n'avez-vous jamais compris la force et l'étendue de cette expression ? Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique , ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes habitées par la mort seule,

» incertaine sur le choix de ses victimes :
» hélas ! l'objet le moins affreux qui frappe
» vos regards est le mourant lui-même ;
» épouses , enfans , tout ce qui l'environne
» semble être sorti du cercueil pour y ren-
» trer pêle-mêle avec lui. Si l'horreur du
» dernier moment est si pénétrante au mi-
» lieu des pompes de la vanité , sous le dais
» de l'opulence qui couvre encore de son
» faste l'orgueilleuse proie que la mort lui
» arrache , quelle impression doit-elle pro-
» duire dans des lieux où toutes les misères
» et toutes les horreurs sont rassemblées ?
» Voilà ce que bravent le zèle et le courage
» pastoral. La nature , l'amitié , les ressour-
» ces de l'art , le ministre de la religion seul
» remplace tout ; seul au milieu des gémis-
» semens et des pleurs , livré lui-même à
» l'activité du poison qui dévore tout à ses
» yeux , il l'affaiblit , il le détourne ; ce qu'il
» ne peut sauver , il le console , il le porte
» jusque dans le sein de Dieu : nuls témoins ,
» nuls spectateurs , rien ne le soutient ; ni
» la gloire , ni le préjugé , ni l'amour de la
» renommée , ces grandes faiblesses de la na-
» ture auxquelles on doit tant de vertus ; son

» ame, ses principes, le ciel qui l'observe,
 » voilà sa force et sa récompense (1).

» Contemplez cette mère, pâle, livide,
 » soutenant d'une main un enfant couvert
 » de lambeaux, et pressant de l'autre sur
 » son sein décharné l'infortuné qui vient de
 » naître. Considérez ce père de famille ac-
 » cablé des fatigues du jour, fixant des yeux
 » éteints sur ses foyers sombres et humides.
 » Il revoit ce qu'il a de plus cher, et le sou-
 » rire n'est point sur ses lèvres... » Qui
 viendra consoler ce malheureux ? ce riche
 libéral célèbre par sa philanthropie, et dont
 le palais n'est pas éloigné de sa chaumière ?
 Non ; ce sera le pasteur du hameau, le con-
 fident de ses peines, ce ministre enfin que
 le philosophe opulent se permet de décrier,
 et auquel il croit faire grâce en ne le comp-
 tant que comme inutile.

Le curé de campagne est simple comme
 les villageois et pauvre avec eux ; son néces-
 saire même devient quelquefois leur patri-
 moine. Nous avons perdu un bon prêtre qui
 m'édifia un jour par son dévouement. Un

(1) L'abbé de Boismon.

violent orage avait inondé un petit hameau qui est situé dans un vallon ; chacun se barricadait dans sa maison , et quelques hommes seuls allaient à la rencontre de ceux de leurs enfans qui n'étaient point à l'abri. Notre curé était sorti du presbytère dès le commencement de l'ouragan , et il allait partout où il pouvait être utile , malgré son âge et ses infirmités. Il entend les cris d'un enfant arrêté par un torrent qui grossissait sans cesse ; il court à lui : ni les ténèbres , ni les eaux ne peuvent arrêter son courage ; il s'empare de l'enfant , le prend sur ses épaules et le remet entre les bras de ses parens.

Je me proposais de vous parler , Madame , des talens d'un modeste pasteur des environs de Charleville , M. Beuret , dont l'éloquence vous étonnera sans doute si vous visitez jamais le nord de notre province ; mais je ne puis m'empêcher de louer ici son zèle et sa sagesse. Il m'est doux de pouvoir dire que tous les ecclésiastiques de mon département méritent le même éloge. Les libéraux accusent sans cesse le clergé d'intolérance ; on remarque cependant que dans les provinces où le protestantisme est

encore en faveur, les prêtres sont aimés des chrétiens des deux communions.

La faction anti-chrétienne voit avec peine le rétablissement de quelques séminaires; elle craint que l'on puisse enfin satisfaire les vœux des communes qui demandent depuis long-tems des desservans. Et à la vérité, l'absence des prêtres, dans un grand nombre de paroisses, est très-pénible aux fidèles, et ne peut que nuire à la foi. Les habitans des villages sont presque toujours privés de pasteurs; cependant ils ne manquent jamais d'assister à la grand'messe de la paroisse voisine, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer leur zèle, lorsque l'on voit ces pauvres gens, même dans la saison la plus rigoureuse, et quoiqu'ils n'aient aucun moyen de se garantir de la pluie et de la neige, assister régulièrement aux offices, et aller chercher l'oubli de leur misère dans la pratique des devoirs religieux.

ADRESSE DES HABITANS DE LANGRES.

Les amis de la vérité et de l'ordre ont été indignés de l'audace et de la mauvaise foi

qu'ont montrées les antagonistes du projet de loi sur les délits de la presse : des réclamations arrivent de toutes parts contre les assertions factieuses des orateurs du côté gauche, et surtout contre celui qui a osé avancer que *les Français avaient vu avec répugnance le retour des Bourbons*. Ce sont les habitans de la ville de Langres qui ont pris à cet égard une honorable initiative : vous avez lu dans les journaux l'adresse qu'ils ont faite à cet égard, et qui contient la vive expression des sentimens dont ils sont animés :

Le *Miroir* dit, à l'occasion de cette adresse : *Messieurs de Langres, faites des couteaux et non pas des adresses* ; et le *Constitutionnel*, qui s'intitule le *Journal du commerce*, répète à peu près cette mauvaise plaisanterie. Sans doute la ville de Langres est fière de compter parmi ses habitans d'habiles fabricans qui contribuent à étendre la réputation de notre industrie ; mais ces manufacturiers, qui honorent la France par leurs talens, n'ont-ils donc point le droit d'émettre hautement leurs opinions ? les *Miroitiers* voient avec peine que cette classe honorable, que ces chefs de tant d'établissemens di-

vers qui doivent leur prospérité à la paix et aux encouragemens qu'ils ont reçus du Roi, repoussent leurs blasphèmes, et se montrent tous reconnaissans de la munificence royale. On le conçoit ! et les personnes qui, comme nous, ont visité les nombreuses fabriques du royaume, auront de la peine à reconnaître avec messieurs du *Miroir*, que toute l'industrie française soit représentée par le père nourricier des chèvres du Thibet.

Deuxième Lettre du gouverneur de Benarès, à son frère Douglas Loveday, sur sa pétition ampliative, avec notes et observations additionnelles.

Tel est, Madame, le titre d'une nouvelle brochure qui vient de paraître. Le frère de M. Loveday, qui paraît avoir, sur les matières qu'il traite, des idées beaucoup plus justes que lui, passe en revue toutes les inconséquences commises par le père de miss Emely ; il lui démontre, de point en point, dans quelle fausse démarche l'ont engagé ceux qui lui ont conseillé de chercher du scandale dans une affaire que son propre

intérêt devait lui conseiller de renfermer dans le silence ; et après lui avoir démontré combien il est peu instruit sur les questions dont il parle , il conclut ainsi :

« Votre pétition ne semble donc avoir aucun autre but que celui de faire naître du scandale. Si vous avez eu dessein de créer, par esprit de parti, une plus forte opposition dans le parlement d'Angleterre, aux débats prochains du bill d'émancipation des catholiques, il fallait dire tout bonnement, qu'attendu leur prosélytisme, cette mesure était impolitique dans un royaume protestant. Mais sacrifier vos filles ou leur réputation au développement de ce principe, voilà ce que je ne conçois pas de la part d'un père.

» Et d'ailleurs, en voulant servir votre cause, vous l'avez perdue. Tout, dans votre pétition, est tellement entaché de mauvaise foi contre mademoiselle Reboul, d'injustice contre votre Emely, que les protestans en Angleterre seront les premiers à vous blâmer, quand le fond de l'affaire leur sera connu. Là, comme à Paris, votre brochure sera l'objet de *censures amères*, parce qu'elle